

SYLVAIN
DURAND



La
Mémoire
des
prénoms

Sylvain Durand

La Mémoire des prénoms

© Sylvain Durand, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9574-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« S'il faut donc que je me rappelle mon enfance,
je dirai tout d'abord que j'ai grandi dans le meilleur des mondes possibles. »
(F. Zorn)

« De toute façon, l'homme est à refaire. »
(A. Vialatte)

I

« Ah dans ses propres pas que marcher est étrange » (Aragon)

Hier, j'ai revu la petite Emmanuelle. Plus si petite, et même assez grande, je dirais. J'ai compté : on ne s'était pas revu depuis 28 ans. Tout ce temps, je n'ai pas beaucoup pensé à elle : c'était un visage familier sur les photos de classe de la petite enfance, entre la maternelle et la fin de l'école primaire. Je me souviens qu'on s'entendait bien, qu'elle était douce et réservée. Je l'associe aussi, curieusement, à de jolies robes fleuries. Caprice du souvenir. On a pourtant longtemps continué à vivre dans la même ville, probablement à moins d'1 km l'un de l'autre, et ce jusqu'à l'âge adulte, sans jamais se revoir, sans jamais se croiser au supermarché, au cinéma, dans un parc, au coin d'une rue... Elle n'est pas la seule, et d'ailleurs je pourrais dire la même chose de Stéphanie (que j'ai aperçue fugitivement une fois, chez le coiffeur, à l'adolescence), de Camille ou de Maxence. Mais, d'une part, je ne suis pas sûr que ces derniers n'aient pas déménagé assez vite après l'école primaire, et de l'autre, ce ne sont pas eux que j'ai revus. J'ai revu « la petite Emmanuelle » : c'était son surnom, peut-être celui que je lui avais donné. C'est en tout cas ce qui est écrit sur la photo de classe de petite section. Ma mère l'avait noté ainsi, de sa belle écriture régulière, avec les guillemets. Petite, elle ne l'était pas tant que ça, même quand elle était petite. Ce surnom tenait davantage, je crois, au fait qu'elle était toute discrète et menue. Mais je peux me tromper. Autre hypothèse : j'aurais choisi ce qualificatif pour la distinguer de mon grand frère, qui porte le même prénom, au féminin près. Peu importe. Ce qui compte, c'est que j'ai revu la petite Emmanuelle. Elle a grandi, un peu vieilli, comme tout le monde, a un métier et deux beaux enfants. Comme moi, même si mon métier n'est pas aussi arrêté que le sien. Écrire, traduire, raconter, rédiger, commenter, est-ce un métier ? Pas sûr. Mais c'est une occupation honnête et j'entends bien m'y occuper encore longtemps, entre les bagarres avec mes enfants, les courses au supermarché et le marcottage des fraises. Emmanuelle a donc un mari, fort sympathique au demeurant, un job, des enfants, une gentille maman, par l'entremise de laquelle nous nous sommes

revus, et une maison en banlieue parisienne. Une vie ordinaire, mais apparemment bien conçue et bien menée. Tant mieux pour elle. D'autres ont connu et connaissent des ordinaires plus chaotiques. C'est la vie, dira-t-on, et il faut faire avec. Bien sûr. Mais venons-en aux circonstances de nos retrouvailles.

Elles n'ont certes rien d'extraordinaire, mais le dieu du hasard fait assez bien les choses. Mon père promène régulièrement son chien (en fait, le chien de la fille de sa compagne) dans le quartier, autour de la maison dans laquelle j'ai grandi. Il s'arrête et discute volontiers avec les voisins ou les autres propriétaires de chien, petite communauté qui se comprend bien, généralement. Son chien est un gros labrador placide, avec une tête de dragon, large et puissante ; il en impose, mais on sent le « gentil toutou ». Bref, le chien promène mon père dans le quartier et mon père tombe, à deux pas de la maison, sur l'ancienne pharmacienne du bout de la rue, revenue vivre dans la maison de son père après le décès de ce dernier. Elle habite ainsi désormais dans une rue voisine, possède elle aussi un chien, et se souvient bien de mon frère, ma sœur et moi. Elle demande de mes nouvelles : « il habite à côté de Rennes, a deux enfants, marcotte les fraises, etc. Et il se trouve qu'il est à Paris aujourd'hui, pour assister aux obsèques du papa d'une amie de longue date... » « Eh bien, dit-elle, s'il veut voir Emmanuelle, elle sera là demain vers 12h30. Il est le bienvenu ! » Telles sont les paroles que me rapporte mon père le soir même, après mon retour des obsèques. « Oh là, lui dis-je alors, tu sais, ça fait très longtemps que je ne l'ai pas revue, Emmanuelle... La dernière fois, ce devait être en CM2, tu imagines ? » Il me dit alors que je fais comme je veux, que c'est à moi de voir, mais que la maman d'Emmanuelle a dit que j'étais le « bienvenu ». Bon. Mon cœur balance. Car c'est une occasion rare : voilà une personne dont je n'ai jamais eu aucune nouvelle, mais dont je garde un très bon souvenir, et qui se trouvera à deux pas, un jour où j'aurai le loisir d'aller la voir. Je me demande si elle a changé, si elle est toujours aussi gentille, si elle serait contente ou non de me revoir... Je remets cependant la décision au lendemain (*in nocte consilium*), et passe à autre chose. Mon père a enregistré deux émissions qui peuvent m'intéresser : un documentaire sur Hopper (le peintre) et un concert de Brel au casino de Knokke-le-Zoute. Mon père me rappelle qu'il a été ami jadis avec Simon Delmarre, qui fut un temps propriétaire du dit-casino. Small world, n'est-il pas ?

Il se trouve que les obsèques auxquelles j'ai assisté étaient celles du papa d'une autre amie d'enfance, celle-ci restée mon amie depuis l'enfance, ce qui n'est pas rien. 35 ans d'amitié, quand on en a 38, c'est rare, et donc précieux. Il se trouve que cette amie a connu la petite Emmanuelle, qu'elles ont été camarades, amies peut-être pas, ayant deux tempéraments opposés : d'un côté, une petite tornade ; de l'autre, une petite fille modèle. Mais elles se partagent tout de même le champ de mes souvenirs d'enfance, et voilà que le destin se mêle de les rapprocher de manière inattendue. Venir de Rennes pour assister à l'enterrement du père de mon amie, rien de plus normal ; d'autant que je l'ai bien connu et que je l'appréciais. Mais rendre visite à quelqu'un que je n'ai pas vu depuis presque trente ans, et dont je ne sais rien (nous n'avons gardé aucun ami commun), c'est un peu bizarre. Pourquoi donc aller la voir ? Par curiosité ? Pour savoir si je l'aurais reconnue dans un autre contexte ? Pour avoir de ses nouvelles et peut-être des nouvelles d'autres amis d'enfance dont j'ai perdu la trace ? Oui et non. J'y suis allé, je crois, poussé par la nostalgie. Si la nostalgie était une maladie, je serais probablement incurable. J'ai vu une fois, dans une émission à la télévision, une femme, une chanteuse, je crois, qui disait détester la nostalgie et les nostalgiques ; que c'était un sentiment indigne, malsain, qui lui donnait envie de vomir, etc. Constat sévère et sans doute assez vain : je veux croire avec Alain, et Epictète, qu'en supprimant le jugement, on supprime le mal. Mais passons. J'ai quand même un peu hésité à lui rendre visite : la peur d'être importun, de déranger, de la mettre mal à l'aise. Peut-être n'aurait-elle rien à me dire ou pas envie de me parler, de s'épancher sur le bon vieux temps ? Deux choses ont cependant aidé ma décision : le fait que sa mère m'ait explicitement invité à venir la voir (une mère connaît sa fille : elle devait savoir que ma visite, même surprise, ne lui serait pas désagréable) ; et le fait qu'elle ait des enfants. Oui, car on est toujours fier de ses enfants et l'on en parle volontiers, facilement ; j'ai pensé qu'elle serait au moins contente de me les présenter. Nous avons deux enfants l'un et l'autre : une chose en commun, qui me viendrait en renfort au cas où la nostalgie ne suffirait pas. De fait, nous avons pas mal parlé des enfants.

Au moment d'aller chez sa mère, j'ai failli me dégonfler. Il était 12h30. Mon père venait de rentrer de sa promenade avec le chien. Il allait se lancer dans la cuisson des sardines au barbecue. J'avais un peu de temps devant moi ; j'étais partagé mais curieux. La curiosité l'emporta. J'ai lassé mes chaussures

inconfortables de la veille, « spéciales enterrement », et suis parti clopin-cloplant vers la maison de Madame C. Pour y accéder depuis la maison de mon père, on passe par un sentier aussi charmant qu'étroit et dans lequel je me suis jadis caché pour fumer avec les copains. Pas souvent, parce que c'était vraiment très près de la maison et donc risqué. C'est un lieu peu ordinaire, assez magique, dans lequel on entend ses propres pas en écho. On s'y dépayse en passant. Un lieu à la fois propice au rêve et à la nostalgie, encore : un couloir du temps qui dessine une transition assez parfaite entre le présent et l'époque du souvenir. J'avais donc dans cette métaphore urbaine et tentais de m'assurer en marchant : parfois, marcher donne effectivement l'élan suffisant. J'avise un petit bâtiment en construction dans le sentier (« dommage, c'était mieux avant ! »), tourne à gauche au coin, passe « devant la maison avec le cerisier », indication paternelle pour m'aiguiller, car je ne connais pas la maison où je me rends, et arrive donc devant chez la maman d'Emmanuelle. Un voisin, qui habite en face et dont le fils aîné habite la maison suivante, m'interpelle, alors que je jette un œil à travers le grillage : « qu'est-ce que tu fais là ? » On se connaît, mais je ne crois pas qu'il m'ait reconnu. Je n'aime pas beaucoup son ton. Comme je suis bien élevé, je lui réponds que je rends simplement visite à une vieille amie. Il fait le lien (il a assisté à la discussion de la veille, entre mon père et Madame C.) et me dit : « c'est bon, tu peux sonner, elle est là. » Je crois comprendre que c'est un peu le gardien du bout de la rue et que l'information vaut pour autorisation. Nous échangeons encore quelques mots sur ses fils et il prend congé. Je sonne. Un joli chien vient m'aboyer dessus, à la porte du jardin. Puis une petite fille me regarde du seuil de la maison, dont la porte est ouverte ; je lui fais coucou et elle s'enfuit. Sa grand-mère apparaît alors à son tour sur le seuil. Elle me regarde un instant. Je souris un peu bêtement parce que je le fais bien. Elle porte la main à sa bouche : « oh !... Emmanuelle ! C'est pour toi ! »

La maman d'Emmanuelle ne lui avait rien dit de sa rencontre de la veille. Celle-ci n'avait donc pas la moindre idée de l'éventualité d'une visite. Ce n'était peut-être pas plus mal. Elle ne s'est pas posée de questions sur l'opportunité de retrouvailles éphémères. Elle a eu la surprise d'un vieux visage à la porte, inconnu mais familier, souriant un peu bêtement et ne sachant que dire. Dans le doute, j'ai dit : « bonjour ! », une valeur sûre. Et puis, avec les mesures barrières, la bise n'allait pas de soi ; Emmanuelle m'a dit : « bah... du coup... je ne te fais pas la bise... » Et j'ai répondu avec beaucoup d'à-propos : « bien sûr, c'est un

peu compliqué en ce moment... » Vérité et vraie banalité de circonstance ; il ne me restait plus qu'à ajouter : « il fait beau, hein ! » et je pouvais repartir coiffé comme le marquis du lieu commun. Sa mère me proposa d'entrer « boire un verre » ; j'acceptai volontiers. Le chien continuait d'aboyer et on lui demanda de cesser. Encore un(e) grand timide qui ne sait pas comment se faire entendre, ou aimer. En entrant dans la jolie maison de Madame C., une silhouette rapide passa dans le salon, sur la gauche, et adressa deux mots à sa maman que je n'entendis point. Emmanuelle se tourna alors vers moi et me dit : « c'est ma fille. Roxane. » « Ta fille s'appelle Roxane ? » lui dis-je, sur un ton qui dut la surprendre, comme si elle m'avait dit « c'est ma fille, Raspoutine » (ce à quoi je n'aurais rien répondu, par politesse, ou alors quelque chose de spirituel, en russe probablement, puisque j'en parle quatre mots). « La mienne aussi ! » ajouté-je (crié-je ?) sans lui laisser le temps de répondre, emporté par l'enthousiasme d'un étonnant hasard. Franchement, quelles sont les chances pour que nous choissions le même prénom, et pas le plus à la mode à l'époque de leur naissance ? J'ai voulu faire le calcul en me basant sur le nombre de prénoms donnés en 2013 mais j'ai vite baissé les bras : j'invite un lecteur plus doué en maths à me venir en aide. Disons que les chances étaient fort minces. Ma visite est donc d'emblée placée sous un augure favorable, quoique peut-être un peu inquiétant... pour elle : je pourrais être un grand malade qui la suit de loin depuis longtemps et qui a choisi exprès le même prénom que sa fille (je pense au film *Mary à tout prix*). Mais non. Je ne suis pas un grand malade. D'ailleurs, je le devine à sa réaction : elle trouve la coïncidence plaisante. Il faut ajouter que nos filles ont le même âge, à trois mois près. C'est peu. Si elles étaient nées le même mois, je crois que j'aurais repris un verre de blanc. En principe, je n'en bois jamais : mais là, l'occasion justifiait l'exception. J'ai revu la petite Emmanuelle et nos filles du même âge ont le même prénom.

Notre échange n'a pas duré très longtemps : je dirais, une vingtaine de minutes. Je ne suis pas non plus arrivé au meilleur moment, car ils finissaient de déjeuner ; je me doutais un peu que je risquais de les couper en plein repas, mais j'avais comme information « vers 12h30 ». Nous avons discuté joyeusement, sans silence gênant. Elle m'a expliqué son métier, et puis nous sommes revenus brièvement sur nos parcours respectifs : le nouveau découpage des rues, avant notre entrée en sixième, a fait que nous ne sommes pas allés dans le même collège. Et du coup, pas dans le même lycée. Je me souviens que ma mère avait

demandé, sans succès, une dérogation pour que j'aïlle dans le même collège que ma sœur, ce qui semblait logique, celui, donc, où est allée Emmanuelle. Nous n'avons pas évoqué le fait de ne s'être jamais recroisés bien que vivant dans la même ville et bien que son grand-père vécût à deux pas de chez moi ; je le répète, même si le fait n'est pas isolé : c'est curieux. Autre fait curieux : je n'ai jamais eu de nouvelles d'elle par personne, alors qu'il m'est arrivé de côtoyer d'anciens camarades de primaire qui sont allés dans le même collège qu'elle, voire le même lycée. Et, si j'ai bien compris, elle n'en a jamais eu de moi – ce qui me vexa un peu : on croit toujours que les vieux amis cherchent à savoir ce que vous êtes devenus et parlent de vous. Mais de moi, non. Tant pis. Un jour, quand je serai connu, il ne faut certes jurer de rien, peut-être que quelqu'un dira : « ah, mais oui ! Sylvain Durand ! J'étais avec lui à l'école. Il portait des lunettes et louchait un peu. Il était blond. Gentil, mais pas franchement mémorable... » Ce jour-là, j'aurai pris ma revanche sur la mémoire et j'aurai réussi ma vie, sans aucun doute, et sans Rolex. Il y a une chose qui m'a frappé au cours de notre conversation. C'est d'ailleurs tout l'objet de ce livre, et vous allez comprendre. Peu après m'être assis à table avec eux, nous en sommes venus à un point qui m'intéressait assez : les contacts que nous avons gardés depuis l'enfance. Les copains d'avant. Je dis que cela m'intéresse, non seulement par nostalgie, mais aussi parce que j'ai la chance d'avoir conservé plusieurs amis d'enfance. Pour donner une bonne idée de la chose, le jour de mon mariage, il y a déjà deux lustres, six de mes invités étaient d'authentiques amis de l'école maternelle. Dont mes deux témoins. Cela n'a rien d'extraordinaire en soi et l'on me dira qu'il suffit de n'avoir pas déménagé dans une autre ville de la prime jeunesse à l'âge adulte pour rendre la chose possible. Cela est vrai, mais ce n'est quand-même pas si fréquent d'être resté proche de ses amis d'enfance, malgré les différentes orientations, les choix de vie, les changements d'adresse, les nouvelles rencontres, les conjoints (ou les conjointes, pas toujours appréciées des vieux copains), les enfants, les déménagements, les expatriations, la routine, etc. Donc, je suis assez fier de cela et, mon verre à la main, j'attends le moment d'expliquer que j'ai gardé dans mon cercle d'amis une partie de nos camarades de jeux de l'âge d'or, quand nous passions nos récréations à faire rouler dans la cour des pneus usagés. Elle, pas du tout. Aucun. Personne. Je m'en étonne un peu (pas devant elle), mais cela explique aussi que je n'aie jamais eu de ses nouvelles. Je lui dis, donc, que j'ai gardé contact avec plusieurs « anciens » : j'égrène trois prénoms, suivis à chaque fois des noms de famille, comme pour réveiller le souvenir de l'appel, mais, au lieu de la réaction attendue (« non ! ça